TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT,

OU

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM.

Aux fureurs des Partis je ne vends point ma Plume.
Epître sur l'Indépendance.

EMbraſſer la querelle de l'honnête homme abſent, venger le juſte opprimé, faire rentrer dans le néant le fangeux libelliſte, qui cache ſous les roſes d'un ſtyle pompeux & entortillé, le fiel amer des plus noires calomnies; voilà, je crois, mes Concitoyens, les devoirs les plus chers de l'Homme de Lettres qui s'honore de probité : je me fais gloire de les remplir.

Je ne ſuis ni Protégé ni Créature de Son Alteſſe Séréniſſime Mgr. le Duc d'Orléans; mais un bon & vrai Patriote peut il voir, ſans frémir, déchirer ſon ſemblable par des hommes aſſez lâches pour laiſſer ignorer à leurs adverſaires d'où partent les coups mortels qui les aſſaſſinent? Qu'il ſe préſente un Dénonciateur, qu'il y ait une accuſation en forme, les Tribunaux ſont-là; la Juſtice y ſiege en ce moment en perſonne, & le dénonciateur ou l'accuſé y recevront le châtiment dicté par la Loi. Mais plein de terreurs ſecretes, & dans l'eſpoir de l'impunité, s'envelopper de voiles épais, pour terraſſer un courageux ennemi que l'on n'oſe attaquer en face, eſt une trahiſon que tout bon Citoyen doit réprouver. Je ſuis Citoyen; je dénonce aux Miniſtres de la Loi tous les Libelliſtes. Je réclame hardiment l'appui des Tribunaux, pour les anéantir, comme un des fléaux les plus funeſtes qui puiſſe affliger la Société.

En attendant que la ſage adminiſtration, que nous

verrons sans doute sortir du cahos informe où nous vivons, aye pu prendre des mesures, pour forcer au silence ces Auteurs scandaleux, mille fois plus dangereux que le fatal Réverbere, dont on a trouvé moyen d'éteindre la fureur meurtriere ; j'invite, au nom de l'honneur, tous les Littérateurs honnêtes à réfuter ces infâmes reptiles, qui, se glissant chez les meilleurs Citoyens, par mille sentiers tortueux, hasardent tout, persuadés que leur marche sourde ne doit être honorée que d'un profond mépris. Il en est temps, Sages, qui de vos cabinets dictez des Loix à l'Univers ; montrez-vous ; faites briller la vérité ; rendez justice à la vertu : & par la noble fermeté de vos estimables Ecrits, contraignez ces boutes-feux, qui ne veulent que le désordre, à rougir de leur sotte impudence.

Afin de vous en défier, mes Concitoyens, connoissez le Libelliste : enveloppé des ombres les plus épaisses, il porte ses coups à la faveur de l'obscurité. Deux Furies, toujours à ses côtés, sans cesse sont occupées à préparer les venins de mille aspics, d'autant de serpens & de viperes ; c'est-là l'encre dont la troisieme Euménide entretient perpétuellement son intarissable & dégoûtant cornet. Jamais son cœur impie n'eut le plaisir de rendre graces à l'Auteur de la Nature de ses infinis bienfaits. Le Soleil, régénérateur de l'Univers, offusque sa vacillante paupiere. Son génie, toujours porté au mal, l'éloigne de toute admiration. Il voudroit trouver imparfaits jusqu'aux plus beaux chefs-d'œuvres de la Divinité. Le front sourcilleux, l'œil cave, le teint blême, la figure allongée, l'ame, si on peut lui en supposer une, toujours bourrelée de remords ; maigre des prospérités d'autrui, il traîne aux yeux de la multitude qui, sans le connoître, le fuit à son aspect sinistre, un cadavre chancelant qu'aucunes vertus n'habiterent jamais ; enfin, pour le peindre en deux mots, le moindre mal est celui qu'il a fait : il est toujours infiniment au-dessous de celui qu'il médite. Il tomberoit de lui-même, si la méchanceté & l'injustice ne l'emportoient chez l'humaine espece, sur le bon sens & l'équité. Le Libelliste ne respecte rien ; plus l'objet est élevé, plus il offre de prise à sa malignité, parce que le nom de la personne

ou de l'œuvre qu'il déchire, illuſtre ſon pitoyable pamphlet, & en lui procurant le débit, le dédommage, par la ſatisfaction de ſon avide cupidité, du ſacrifice fait à ſon amour-propre, par le ſecret que ſa turpitude le force à garder.

L'Auteur du *Domine, ſalvum fac Regem*, priere que tout bon Français répéte perpétuellement du meilleur de ſon cœur, nous fournit une preuve complette de cette audace démeſurée; puiſque dans le même moment où il profane le nom chéri du Roi, par des éloges dont ſa plume envenimée détruit le mérite, il navre le cœur de cet excellent Monarque, par les ſarcaſmes ſacrilèges qu'il oſe ſe permettre contre ſon auguſte épouſe. Français, redoutez le poiſon que diſtille à longs traits la plume vénale de celui qui, ſans ſe montrer, oſe tout attaquer. Celui qui ulcere le cœur du meilleur des Rois, en le bleſſant dans la perſonne de ſon épouſe, pouvez-vous le regarder comme bon Citoyen? Quelle confiance pouvez-vous avoir en lui, ſi vous le jugez indigne de ce titre précieux? Conſidérerez-vous comme votre ami celui qui agit contre le droit des gens, & qui viole l'hoſpitalité, en inſultant à votre Reine, qui eſt venue confidemment au milieu de vous, vous faire oublier par ſes bienfaits, les propos ſcandaleux que ſes ennemis répandoient contre elle en ſon abſence.

Ce miſérable pamphlet fait fortune! Mais ſuivez-le avec moi, voyez quel tiſſu d'invraiſemblances. Je ne releverai que les plus fortes, & je tâcherai de paſſer ſous ſilence la plus grande partie des horreurs qu'il contient, pour ne pas augmenter leur publicité. D'abord, à la page 9, il vous prie de *ſuppléer par la ſuffiſance de vos réflexions particulieres, à l'inſuffiſance des faits qui lui ont été communiqués;* c'eſt comme s'il vous diſoit: « Je connois la » force, la dextérité, la ſoupleſſe, l'entortillage de » mon ſtyle, il exaltera vos têtes, & vous penſerez, & » vous verrez même, ce que je n'ai pas écrit. Les faits » m'ont manqué, mais votre imagination échauffée y » ſuppléera ».

Un Anonyme, mes Compatriotes, en vous priant de ſuppoſer des faits, parce qu'il n'en ſait pas, pourroit-il affoiblir en un moment les ſentimens que votre vérita-

ble ami n'a pu acquérir que par des années de bienfaisance, dont vous avez profité, & que vous oublieriez ? Français, vous pouvez être légers, mais vous ne pouvez être ingrats. Je suis donc fondé à me rendre pour S. A. S. appellant du tribunal de votre légéreté, à celui de votre reconnoissance. Si vous descendez en vous mêmes, si vous réfléchissez un moment, quelles que soient les apparences, alors qu'il n'y aura point de preuves, alors qu'il s'agira de condamner votre bienfaiteur, vous vous demanderez où est le dénonciateur ? quelle est sa vie ? quelles sont ses mœurs ? Je n'ose répondre à ces questions ; mais tournez le feuillet, & vous ne verrez qu'un Anonyme. Pour intéresser davantage ses lecteurs, & faire valoir les traits envenimés qu'il décoche, il larde son ouvrage des noms respectés & chéris de la Fayette, de Bailli, &c. &c. Il leur rend justice. Ignore-t-il donc, ce savant Anonyme, que s'il étoit possible de faire paroître aux honnêtes gens la vertu odieuse, les louanges répétées que lui rend l'homme vicieux, pourroient seules opérer cette étonnante métamorphose ?

Il vous présente ensuite une spéculation horrible, aussi fausse dans ses principes que dans ses conséquences, & finit, on ne sait trop pourquoi, après avoir compromis les noms de Banquiers Citoyens & Etrangers, dont apparemment il a eu occasion de trouver les bourses fermées, par rejetter sur S. A. S. tout l'odieux d'un complot, qui n'a sans doute existé que dans son cerveau gangrené.

O mes Concitoyens ! nos plus dangereux ennemis ne sont pas ceux qui, se présentant devant nous, nous offrent un combat égal ; mais, défions-nous de ceux qui travaillent dans les ténebres. Mille écrits incendiaires sont en ce moment répandus dans cette Capitale : les uns se dirigent contre nos vertueux appuis, Bailli & la Fayette ; d'autres cherchent à jetter sur les dignes représentans de la nation, des ridicules qui ne retombent que sur eux ; ceux-ci cherchent à ternir la réputation du zélé partisan & du premier moteur de la liberté ; ceux-là tendent à altérer la satisfaction d'un bon Roi, qui se félicite de se voir au milieu de ses enfans, & se répandent en invectives contre l'épouse qu'il chérit. Le

Miniſtere public, occupé de choſes plus eſſentielles, a craint, ſans doute, de leur donner trop d'importance, & a penſé que le mépris, avec lequel il les voit, deſſilleroit les yeux des honnêtes gens, & feroit tomber d'eux mêmes des écrits qui n'ont de valeur que par la calomnie, contre laquelle les vrais patriotes doivent être dans ces temps de criſe plus en garde que jamais.

Je vous l'ai dit, je vous l'ai déjà prouvé, le Libelliſte ne reſpecte perſonne, pas même lui, puiſque, dans le même Ecrit, comme je vous le ferai voir tout-à-l'heure, il ne rougit pas de dénigrer celui dont il a voulu ſe rendre l'apologiſte. Auparavant, voyons ce qu'il nous dit de M. l'Evêque d'Autun, qu'un peu plus haut il nous avoit déſigné comme tendant aux Sceaux ou au Contrôle-Général des Finances. Ce hardi Libelliſte, qui paroît décidé à ſe déclarer *incognito* l'ennemi de tous les honnêtes gens, veut ici ridiculiſer ſes grandes vues patriotiques ſur les biens du Clergé que l'Aſſemblée doit, dit-on, définitivement décréter au premier moment. Enſuite, oubliant bientôt qu'il a préconiſé le courage & les vertus patriotiques du jeune héros de l'Amérique, un des premiers ſoutiens de notre liberté naiſſante, il le préſente comme un étourdi, s'oubliant aſſez, pour manquer eſſentiellement au premier Prince du Sang de France, à un Bourbon, dont le nom chéri des Français eſt reſpecté juſqu'aux limites du monde.

Si le brave la Fayette eût eu, comme le prétend le lâche Auteur que je réfute, à ſe plaindre du premier Prince du Sang, ſans doute, il eût été lui en demander raiſon : & Philippe de Bourbon, Duc d'Orléans, eſt trop juſte & trop brave, pour ſe refuſer à réparer de quelle façon que ce fût, l'outrage par lui commis. Mais, n'en doutons pas, mes Concitoyens, ce plat Zoïle vouloit en même temps, & d'un ſeul trait de plume, couvrir de ridicule deux perſonnes également reſpectables.

Qui peut donc enhardir ainſi ces mauvais génies inviſibles & impalpables ? Le patriotiſme de celui dont il ſe déclare l'ennemi ; la rage de quelques mauvais Citoyens, furieux d'avoir vu un Prince magnanime

leur montrer l'exemple de la vertu, en se réunissant des premiers à la partie saine de l'Etat; le désespoir de le voir toujours exciter le patriotisme, & faire le bien. Ce qui irrite leur jalousie, c'est la honte de ne pouvoir suivre des exemples qui coûteroient trop à leur avarice ou à leur amour-propre.

Voilà, Français, les motifs des Libelles dont vous êtes infectés; que vous ne verrez s'éteindre que quand vous serez assez courageux pour ne les plus acheter & même refuser de les lire, quand on vous les donnera pour rien, comme celui-ci, qu'on distribuoit *gratis* vendredi au soir au Palais-Royal. Rendez justice à votre Bienfaiteur, revenez de votre erreur avant son retour, évitez de rougir à la vue du Juste; rien ne pourra changer son cœur qui vous est dévoué; mais combien il seroit humiliant pour vous d'attendre trop tard à lui rendre des sentimens qu'il n'a sûrement jamais cessé de mériter! N'en doutez pas, notre Roi, à qui nous devons toute notre confiance, ne l'auroit pas honoré de la sienne, si les soupçons que l'on cherche à faire naître dans vos ames aimantes & reconnoissantes, eussent été fondés. Il ne vous auroit pas laissé pour gage de la pureté de son cœur, sa respectable Epouse & ses Enfans, qui ne semblent rester au milieu de la Capitale, que pour déconcerter la calomnie.

Comblé des bontés d'un Roi qui l'aime, de la tendresse d'une Epouse qu'il chérit, entouré d'une famille dont il est l'idole, ne pouvant point former de vœux du côté de la fortune, que peut desirer un Duc d'Orléans, premier Prince du Sang de France? Votre affection, Français. L'ayant obtenue, il ne lui restoit plus qu'un vœu à former; c'étoit de la conserver. Certainement son sort est plus digne d'envie que celui de bien des Rois. Jettez un coup-d'œil sur sa conduite, & tant que vous n'aurez aucune conviction contre lui, vous serez naturellement autorisés à penser avec moi, que toutes les calomnies dont il est l'objet, sont sans fondement, comme les horreurs rendues publiques contre les deux dignes protecteurs de notre liberté & de notre bonheur.

Vient ensuite une diatribe infernale contre le Comte

de Mirabeau. Hélas! rendons-lui graces du bien qu'il fait, oublions le paſſé, profitons du préſent & s'il eſt dangereux, gardons-nous de l'avenir.

Après, par un calcul *algebrico politique*, l'auteur fait jouer le Royaume de France à paire ou non. C'eſt ici où toute ſa monſtruoſité ſe montre à découvert; ne pouvant rien dire, il avoue qu'il ſuppoſe. Eh! M. l'Anonyme, que ne l'annonciez-vous en commençant? Vous m'auriez évité, ainſi qu'à mille citoyens pouſſés par leur curioſité, la peine de lire la ſeconde page.

Tout en ſuppoſant & conjecturant, l'auteur arrive à Londres, où il ſe complaît à rendre juſtice au Prince de Condé, pour faire une nouvelle ſortie, pleine d'invectives contre M. le Duc d'Orléans. Il n'eſt pas de notre Patrie, mes concitoyens, l'écrivain de ces infernales impoſtures; car, s'il étoit notre compatriote, il ſeroit comme nous, perſuadé, que ſi tous les Français ſont égaux en valeur, à plus forte raiſon cette égalité doit régner entre deux Bourbons.

Avec un peu d'attention, rien n'eſt ſi facile que deviner d'où partent ces libelles. Tous ont un même eſprit, tous préſentent les mêmes idées; tous, en attaquant le Prince ami du peuple, atterent M. le Comte de Mirabeau, s'égayent ſur les bons patriotes, & taxent d'ambition Mr. l'Evêque d'Autun; parce qu'il s'efforce de faire le bien. Tous, comme celui-ci, s'évertuent à lancer des quolibets à l'Aſſemblée en général. Avec quel plaiſir l'auteur du *Domine ſalvum* ſe plaît à ſuppoſer qu'un Député de Bretagne a dit, *qu'il y a beaucoup de coquins à l'Aſſemblée*. Dans un autre endroit, il cherche à donner l'allarme, en menaçant de voir bientôt aſſembler les Provinces, pour, dit-il, *violer leurs inviolables enfans*. Jugez à préſent ſi tous les abſens ont tort, & ſi vous devez ajouter foi à cet écrit ſcandaleux qui n'a fait beaucoup de bruit que parce que, pour lui donner plus de publicité, on en a diſtribué *gratis* quelques mille, encore Dimanche.

Quand, mes concitoyens, jouirons-nous de cette tranquille liberté, pour laquelle nous nous donnons tant de peines? Quand ſortirons-nous entiérement de l'affreuſe anarchie, dans laquelle nous ont néceſſairement

jettés les crises que nous venons d'éprouver ? Quand cesserons-nous de confondre ces deux mots fort éloignés d'être synonymes : liberté & licence ? Temps heureux, venez dédommager d'honnêtes & courageux citoyens des fatigues qu'ils supportent avec tant de force & de courage ! Nobles Représentans de la Nation, hâtez vous d'achever de mériter la couronne civique, qui est due à vos glorieux travaux & que nous aurons tant de plaisir à poser sur vos fronts, rayonnans de satisfaction, lorsque vous aurez rétabli l'ordre après lequel nous soupirons tous. Alors, lâches Zoïles, forcés de vous soumettre à de sages loix, vous serez contraints de modérer le fiel que vous versez. Le sage pourra seul marcher la tête haute ; & vous, retirés dans vos infâmes repaires, vous serez obligés de vous y ensevelir, ou d'emprunter, si vous voulez voir le jour, le masque de l'honnête-homme, & sa plume si vous voulez écrire. En attendant, graces soient mille fois rendues au Roi citoyen, par qui nous aspirons au bonheur.... *Domine, salvum fac Regem.*

AVIS.

L'indignation que j'ai ressentie à la lecture du Libelle que je réfute, ne m'a pas permis d'épurer mon style ; je prie le Lecteur d'avoir de l'indulgence, & de faire attention que le cri du sentiment ne peut être étudié.